

الكذب الصادق

فينوس خوري - غاتا

في صغري كتبت مذكرات كاذبة من نسج خيالي بعيدة عن واقع حياتي. أثارت هذه المذكرات حفيظة والدي حين اكتشفها، ولم استطع ان أفهمه انها ليست سوى تعويض، بالكتابة، عما أفترده. أدب التعويض. وما زالت هذه هي كتابتي الى اليوم ان أجد ما يشبه المخدر في أدب التعويض هذا، كما تشهد رواياتي كلها. هاجني الشوق الى بلدي بعد سنة من إقامتي في فرنسا، فخلقت بلدي في روايتي الأولى، وسكنته : بلد مكتوب. وطن من ورق. الكتابة تحميني ضد البعد والنسيان.

إن قضية المرأة متصلة بقضية الكتابة. ولكنني لا أظن ان هناك مقاييس تمكننا من تحديد موضوعات الكتابة النسوية او أساليبها اولغتها. هذا مع ان الكاتبات فتحن اللغة على كلمات ناطقة بأجسادهن ورغباتهن وإجباطهن. فالكتابة تمنح المرأة سلطة تحدي المحرمات وتقليص سلطة الرجل وتصويره على حقيقته، بقدر ما تمكنها الكتابة من تعزيز مخاوفها وضمد جراحها الخفية. وقد غيرت الكتابة حياتي إذ منحنتني مهنة أغنتني، مع انني كثيراً ما أحس بالصراع بين هذه المهنة وواجباتي كأم وزوجة. اما كتابتي باللغة الفرنسية فتشعرني بأنني أقل وحدة بأنني مع امثالي من الفرنكوفونيين نغني اللغة الفرنسية وأدائها.

* راجع المقالة بلغتها الاصلية ص 37

LE MENTIR-VRAI

Vénus KHOURY-GHATA

J'ai écrit très tôt une sorte de journal falsifié, un tissu de mensonges et de rêveries très éloigné de ma vraie vie. La maison était implantée dans un quartier aristocratique. Une domesticité nombreuse vaquait aux tâches domestiques. Ma mère affalée sur un divan de soie donnait des ordres, aussitôt exécutés. Ma chambre, vaste et inondée de soleil, s'ouvrait sur un jardin entretenu par une horde de jardiniers silencieux. Nous étions riches, adulés, enviés. Dans mes placards étaient entassées des robes de toutes les couleurs. Tel le Bourgeois Gentilhomme qui faisait de la prose sans le savoir, votre amie faisait de la littérature inconsciemment.

A noter que mon père était absent du décor. Nous étions orphelins. Des orphelins heureux de l'être. D'ailleurs, il ne fut pas long à le découvrir. Ah! cette manie qu'il avait à fouiller partout, même dans la poubelle pour s'assurer que rien n'avait échappé à sa vigilance.

Mon gribouillage déchiffré, recensé, il m'emmena par la peau du cou sur le lieu du crime : le quartier Sursock où j'avais planté la maison de mes fantasmes. Je le vois encore cloué devant le portail de Dona Maria, suant dans son costume trop chaud pour la saison, hurlant d'une voix tonitruante :

- C'est finalement là que tu habites ! Qu'est-ce que tu attends pour me présenter à tes domestiques, à tes jardiniers, peut-être aussi à ton autre père, celui qui ne te fait pas honte.

Vénus Khoury-Ghata

Il était comme fou. J'ai pleuré des larmes de sang ce jour-là. Comment lui faire comprendre que je ne mentais pas, que je m'étais seulement offert par écrit tout ce dont je manquais. Je pratiquais le mentir-vrai cher à Aragon. De la littérature de compensation.

Notre appartement, serré entre une épicerie et une boulangerie, rue Sassine, me sembla plus sordide, ce soir-là. Les orties qui longeaient l'allée de gravier oscillaient la tête d'une manière menaçante. Le grenadier qui ombrageait notre perron mûrit en quelques heures et éclaboussa notre porte de son jus sanglant.

Incident honteux qui constitue mon entrée en littérature.

Par ailleurs, j'ai découvert la poésie à travers mon frère Victor. Il en écrivait depuis l'âge de douze ans, des alexandrins qui auraient fait pâlir de jalousie Victor Hugo lui-même.

Son passage au poème libre perturba notre vie. Il n'avait plus qu'une idée en tête, les faire publier à Paris. Ma mère gratta le fond de son tiroir et de son portefeuille et lui paya le billet d'avion tant espéré. Mon frère s'envolait le lendemain pour la ville des éditeurs.

Nous fûmes sans nouvelles de lui pendant un an. Il revint au bout de douze mois, amaigri, tremblant, incohérent. La France n'ayant pas publié ses poèmes, il s'était jeté dans la drogue. Notre poète traîna à partir de cette date d'hôpital en hôpital, les cures de désintoxication se suivaient sans apporter la guérison. La cocaïne le rattrapait aussitôt. Il fut même interné à *Asfourieh*. C'était là une mesure punitive décidée par mon père, la seule selon lui qui aurait dégoûté son fils de la drogue. Un bien triste résultat : mon frère ne se drogua plus, mais n'écrivit plus non plus. Il ne reconnaissait plus les poèmes écrits de sa main. Mon premier poème date de cette époque. J'ai écrit à sa place, avec son aide, alors qu'il se trouvait à des kilomètres de moi. J'étais convaincue qu'il me dictait les poèmes fervents qui s'étaient sur ma page*.

* Voir le roman autobiographique de l'auteur *Le Fils Empaillé* (note de la rédaction).

Le mentir-vrai

C'est la maladie de mon frère, son incapacité à poursuivre son œuvre qui m'a poussée à devenir poète.

Depuis quarante ans, je pratique le mentir-vrai et m'adonne comme à une drogue à la littérature de compensation. Tous mes romans l'attestent. J'ai écrit mon premier roman un an après m'être installée en France. Mon pays manquait à mes yeux, son sol manquait à mes pas. Je l'ai reconstruit phrase après phrase, je l'ai habité. Une terre écrite. Une patrie de papier.

Je me terrais dans ses pages comme dans un abri lorsqu'il pleuvait des bombes sur Beyrouth. Ecrire était ma seule arme, mon bouclier, ma protection contre l'éloignement et l'oubli. Vivant au Liban, je me serais contentée d'écrire ces poèmes qui me valaient l'estime de mes compatriotes et l'agacement de mes familiers. Vivant au Liban, j'aurais fait des enfants, pas des livres. Mille fois, je me suis demandé la raison qui me poussait à raconter mon pays dans une langue qui n'était pas la sienne. La réponse vint d'un ami psychanalyste. « Raconter votre pays en français revient à apprivoiser les lieux de cette langue qui vous est prêtée, à la transformer en territoire ami. »

Langue qui se dérobe à mon entendement à la moindre difficulté avec mon environnement, avec l'administration. Que de fois je me suis entendu demander mon chemin à un passant, en langue arabe ; ma mémoire agissant à la manière d'une gomme, effaçant du même coup langue et problèmes. Une ruse de femme. J'utilise l'écriture pour me faire croire que ma vie est plus belle, pour améliorer mon quotidien, pour échapper, le temps d'une page, d'un chapitre, d'un livre, à ma condition de femme, venue au monde pour assurer le bien-être de l'homme.

Qu'en est-il de la littérature féminine ?

Décrit-elle les changements, les résistances, les progrès ou les régressions, les promesses ou les menaces dont nous fûmes l'objet ?

A rappeler que cette littérature a subi des pénuries avant la pros-

Vénus Khoury-Ghata

périté, la décadence avant la grandeur, l'enfermement avant l'ouverture dont elle jouit actuellement. Après des siècles d'aliénation, d'obéissance aux diktats des hommes, d'étouffement, la femme s'exprime librement, mis à part quelques pays où l'intégrisme fait la loi et impose des critères qui n'ont cours nulle part au monde. De plus en plus, les livres écrits par des femmes parlent librement des problèmes de la femme, de son corps, de ses désirs et frustrations, et de ses relations avec l'homme. Ces écrits étaient impensables, il y a un siècle. L'amour non partagé, les mariages imposés, la honte d'être stérile, le scandale de l'adultère, la répudiation, les misères, physiques soient-elles ou morales, sont au cœur de ces livres. Ces livres sont des élans du cœur, des cris de colère, des plaidoyers pour sensibiliser le public à cette « prison » dans laquelle on les a longtemps maintenues : celle de la féminité. Ces femmes ont avancé à visage nu, alors que nous autres, écrivains en langue française, avançons masquées, derrière une langue étrangère.

« Féminité », un mot inventé par les hommes pour nous rabaisser et nous maintenir dans nos rôles de filles obéissantes, d'épouses dociles, de mères aimantes, même de putains. Celles qui s'étaient révoltées contre ce statut, par l'intermédiaire de l'écriture, provoquaient la colère, l'étonnement. Qu'elles soient bénies. Elles nous ont ouvert la voie de la parole. Elles nous ont sorti de notre mutisme. Elles ont écrit dangereusement en prenant des risques, des livres qui affirment jusqu'à la mort leur droit à la parole.

La cause des femmes est liée à la cause de l'écriture. Une alliance attisée par les liens qui se sont ramifiés de pays en pays par la traduction. Une littérature nécessaire, vitale pour défendre les droits fondamentaux de celles qui sont en bas et qu'écrasent ceux qui sont en haut. L'exemple de Taslima Nasrin condamnée à mort pour avoir dénoncé les souffrances de ses compatriotes est une épine dans nos mémoires.

Cinquante ans après la femme occidentale, Taslima Nasrin rejette toute tutelle : celle du père sur la fille, celle de l'époux sur la femme.

Le mentir-vrai

Vierge d'abord, fidèle et soumise ensuite. Elle écrit pour ne plus être à l'ombre de cet homme, pour casser la chaîne du mutisme, celle de l'asservissement au mâle.

Il faut remonter deux cents ans en arrière pour trouver l'équivalent de Taslima Nasrin en Occident. Même le 18^e siècle, le siècle de la lumière, n'a pas favorisé la production littéraire féminine. Ce genre d'activité était considéré comme une pratique de salon. L'ostracisme est encore plus flagrant au 19^e siècle, époque pourtant riche en femmes écrivains. On comprend que George Sand se soit affublée d'un prénom d'homme pour pouvoir sortir de l'anonymat.

Sont-ce le progrès industriel et commercial, le développement du salariat féminin et les combats féminins qui ont étendu leur réseau de ville en ville et de pays en pays, qui ont contribué à l'affirmation de la femme du 20^e siècle, et par conséquent à reconnaître la création littéraire féminine ?

Le droit au vote accordé à la femme après la Deuxième Guerre mondiale l'a-t-il libérée de la chape qui écrasait sa mère, sa grand-mère ? Les siècles d'ostracisme qui ont pesé sur ces dernières a nourri son écriture d'une force et d'une violence surprenantes de la part d'une personne considérée, jusque-là, soumise.

Elle avait une revanche à prendre. Elle voulait rattraper le temps perdu, celui du silence qui lui fut imposé. Plus d'obstacle à la parole dite, à la parole écrite, plus d'obstacle à la conquête littéraire. Jamais plus de mutisme. Le dévoilement de soi va contribuer à l'explosion de l'écriture. On était loin du temps où la femme qui écrivait suscitait le scandale, le déshonneur. L'acte la grandissait et lui donnait une identité sociale qu'elle n'avait pas jusque-là.

Des décennies plus tard, ces femmes nées en Occident, publiées en Occident, seront rattrapées par leurs sœurs nées en Orient. Les femmes écrivains arabes ont bénéficié des expériences acquises par celles qui les ont précédées sur le chemin de l'écriture. A mon avis, il a fallu attendre les années cinquante pour voir le vrai visage du roman féminin

arabe. Celles qui ont écrit et publié avant cette date s'étaient contentées d'imiter leurs sœurs occidentales. Nous les avons lues avec un mélange d'admiration et de terreur. Je me souviens de Leyla Baalbaki qui, la durée d'une nuit, telle une étoile filante, indiqua le chemin de la rébellion à ses consœurs.

L'écriture de la femme porte-t-elle la marque de son sexe ?

Oui si l'on pense à Sapho, à Louise Labé, à Madame de Sévigné, à Renée Vivien, à Colette, à Evelyne Bustros et plus près de nous à Hélène Cixous et à Chantal Chawaf.

Pour ma part, je pense qu'aucun critère objectif, stylistique, linguistique ou thématique ne permet de définir une écriture féminine. Cette écriture, que l'on dit sporadique au cours des siècles, suscite l'interrogation. Très peu de textes de femmes figurent dans les anthologies et les manuels, souvent remplis à craquer de noms d'hommes, parce que constitués par des hommes. Même les anthologies présentes souffrent du même phénomène. Sur cent poètes-hommes vous trouverez deux ou trois femmes-poètes : Andrée Chédid, Marie-Claire Bancquart et moi-même. Pourquoi avoir oublié Gabrielle Althen, Claude de Burine, Claudine Helft et tant d'autres dont les noms ne vous disent rien ?

Même quand elles écrivent, les femmes restent ignorées de l'histoire littéraire, mis à part quelques pionnières de grand talent.

Que nous soyons ignorées ou reconnues, loin est le temps où les femmes signaient leurs ouvrages d'un pseudonyme : George Sand imprima son premier livre sous le nom de son amant : Jules Sandeau ; elle ne signa George Sand qu'après avoir publié bon nombre de ses livres sous le nom de son mari : Maurice Goudeket. Faut-il conclure que les hommes méprisaient les femmes créatrices ? Pourtant, nombreux les écrivains qui firent de la femme le personnage principal de

Le mentir-vrai

leur livre. Les plus beaux portraits de femmes : ceux d'Anna Karénine, de Madame Bovary ou de Nana, nous les leur devons. Faut-il conclure qu'ils nous préfèrent en inspiratrices passives qu'en créatrices actives ?

Leur mépris est loin d'être mort. Pour lui faire face, des féministes ont créé un mouvement aux USA, « le politically correct », qui interdit à l'écrivain homme de raconter une femme d'une manière qui la rabaisse. Nous avons sauté d'un excès à l'autre.

« La femme écrit comme on met bas, alors que l'homme cisèle une œuvre d'art comme le joaillier, un bijou » déclare Flaubert. Du même Flaubert s'adressant à sa maîtresse Louise Colet : « Je ne te sais nul gré de faire de bons vers. Tu les pongs comme une poule ses œufs, sans en avoir conscience. C'est dans ta nature. Le bon Dieu t'a faite comme ça. »

L'écriture réduite à une fonction naturelle. Rien à voir avec le travail de création entrepris par l'homme. « Il ne faut pas se fier aux femmes, en fait de littérature, que pour les choses de la délicatesse et de la nervosité, ajoute un contemporain de Flaubert. Tout ce qui est haut et élevé leur échappe. »

Ces jugements dépréciateurs cachent mal la jalousie que nous inspirons à ces machos de la plume, car ce qu'ils produisent avec peine, au prix d'un grand labeur, il semble que nous autres femmes le faisons avec aisance. Ils sont convaincus que nous écrivons avec notre corps. Nos tripes nous dictant les plus belles phrases.

Autre motif de colère : ils nous reprochent de voler le temps de l'écriture à notre vie d'épouses et de mères, car les structures sociales veulent que nous nous y consacrons complètement. Que d'écrivains-femmes que je sens écartelées entre leur devoir de mère et leur carrière d'écrivain ! Déchirées entre ces deux rôles contradictoires, certaines ont fini par abdiquer. Elles sont devenues stériles, donc aigries et mécontentes de leur vie. D'autres se sont séparées de leur conjoint pour pouvoir s'adonner complètement à l'écriture.

La cohorte de celles qui n'écrivent plus rejoint celles qui ne pu-

blient plus. Les maisons d'édition ont découragé bon nombre d'écrivains femmes, publiant plus facilement celles qui écrivent des romans destinés à un grand public, le domaine de la vraie littérature étant réservé aux hommes. Eux seuls ont le droit de faire progresser l'écriture, de faire évoluer le langage, de faire de la recherche. Les auteurs femmes n'ont qu'à écrire ces romans pseudo-historiques que leurs consœurs achètent dans les supermarchés au même titre que leur poudre à laver et leurs boîtes de conserves. On leur demande de distraire le lecteur, de l'amuser, non de le faire réfléchir ou de l'étonner.

Il y a deux ans, j'ai proposé un texte étrange et unique dans son genre à mon éditeur. Il m'a demandé de lui fournir un roman plus « vendable » afin qu'il publie le roman « valable ».

J'ai fait ce qu'il m'a demandé et me suis attelée pendant dix-huit mois à l'écriture d'une histoire qui s'était déroulée dans l'Algérie de 1802. Epoque qui ne me disait rien et pays où je n'avais jamais mis les pieds. Peu importe ! On me rattacha une documentaliste. On m'ouvrit également les portes et les archives du Quai d'Orsay...

Quels sont les apports de la femme à la langue ?

Les femmes écrivains ont ouvert la langue à des mots qui disent leur corps, leurs désirs, leurs frustrations et manques. Au langage s'est ajouté le vocabulaire des mets qu'elles préparent. Ecriture et cuisine demandant le même souci d'équilibrer les ingrédients et les mots : un zeste d'humour, une pincée de tristesse, quelques grains d'ironie. Nous écrivons d'une manière physique, charnelle.

Des écrivains hommes nous ont imitées. Ceux dotés d'une sensibilité féminine y ont réussi. Jean Chalon n'a pas son pareil pour raconter les femmes. Rachid Boudjedra raconte le corps de la femme dans tous ses méandres et ses profondeurs. C'est peut-être sa manière à lui de réintégrer le ventre de sa mère, de s'y protéger contre les agressions du monde, de redevenir un fœtus.

Le mentir-vrai

Il est certain que le fait d'écrire donne du pouvoir à la femme. Un pouvoir qu'elle exerce sur elle-même pour s'obliger à écrire noir sur blanc ce que d'autres femmes gardent secrètement. La femme qui écrit est pareille à une maison de verre. Tout est visible derrière la façade. Même quand elle croit dissimuler des détails, elle finit par se trahir à travers son héroïne à laquelle elle donne son aspect physique et ses tentations. Les critiques décortiquent laborieusement les romans des femmes et saisissent çà et là des notes biographiques que l'auteur croyait avoir cachées derrière ses personnages.

Aux critiques succèdent les nécrophages. De redoutables vautours. On les a vus s'acharner sur Marguerite Yourcenar le lendemain de sa mort, sortir de l'ombre sa compagne Gisèle Frenks, s'appesantir sur les mœurs des deux femmes, oubliant que leur liaison n'a jamais influencé l'œuvre de la grande romancière. Il en fut de même pour Colette. Les jaloux ressortirent ses amants, ses liaisons féminines, oubliant l'auteur génial qu'elle était. Des jaloux que Colette avait écrasés de son vivant. Ils ne lui avaient pas pardonné son pouvoir sur la masse des lecteurs, sur les femmes qui se reconnaissaient en elle. Ils lui en voulaient parce qu'elle avait donné la clé de la parole à celles qui en étaient privées.

A la foire du livre, j'ai vu des centaines de femmes acheter *La maison de Jade* de Madeleine Chapsal. Elles s'étaient reconnues dans son héroïne, une femme plus âgée que son amant. Celui-ci la quitte pour une jeunesse puis la jette dans la rue, avec ses vêtements. Il la chasse de la maison dont elle était copropriétaire avec lui.

J'ai toujours distingué entre les femmes écrivains et les femmes qui écrivent pour partager leurs expériences avec leurs semblables. Même quand elles écrivent des romans, les livres de ces femmes, qu'elles appartiennent à la première catégorie ou à la seconde, portent dans leurs pages des blessures enfouies, des humiliations que seule l'écriture arrive à exorciser. La fiction, nombreux l'ont remarqué, finit toujours par rejoindre la réalité. Tels des affluents venant de directions dif-

férentes, les histoires fabriquées finissent par rejoindre l'histoire, comme rivières le fleuve.

« Ecris tes peurs pour t'en débarrasser », m'avait conseillé un psychiatre après la disparition d'un être cher. Je lui ai obéi, mais après un an d'hésitation, terrifiée que j'étais à l'idée de revivre des scènes douloureuses qui collaient à ma mémoire, à mon sommeil, car rares étaient les nuits où ces moments terribles n'étaient pas venus se faufiler dans mes rêves.

MORTEMAISON, mon chemin de croix, écrit étape après étape. Je tournais autour de ma machine à écrire pendant des heures sans oser m'y attaquer. La première phrase était difficile à voir, étalée sur la blancheur de la page, car elle soulevait son pesant d'images déchirantes. Les autres suivaient. Il y avait urgence à traduire certains faits en mots pour les rendre publics, les partager avec d'autres : les lecteurs compatissants qui porteront une partie de mon deuil.

Les termes : coma profond, agonie, toilette du mort, obsèques, morgue, fleurs, tracés sur la page, je respirais mieux, sans pour autant me réconcilier avec eux. Les fleurs, depuis ce jour lointain, ont pris une signification morbide. Mes amis évitent de m'en offrir.

MORTEMAISON, un livre douloureux. Il a pris le relais de mes souffrances, la succession de mes peines. Bénie soit l'écriture qui purifie l'âme et lui donne la transparence de la première source, de la première eau.

L'écriture a-t-elle changé ma vie ?

Certainement. N'étant pas écrivain, je serais retournée vivre au Liban après la perte de mon mari. J'y aurais rejoint ma famille et partagé la vie de mes compatriotes. J'ai choisi ma famille littéraire, composée de poètes, d'écrivains, d'éditeurs. J'ai opté pour l'enrichissement et la carrière, sacrifiant la tendresse et la protection des miens.

« Je ne peux me sentir oisive et inutile, disait George Sand. Je me

Le mentir-vrai

« passe de l'homme pour gagner ma vie. Je ne veux d'homme que pour le plaisir. »

La notion du plaisir chez George Sand s'est transformée chez moi en sentiment de culpabilité. Femme au foyer et écrivain, je me sens bigame, menant une double vie, allant de l'une à l'autre, délaissant l'une pour l'autre, bâclant l'une et l'autre. Le ménage, la cuisine, les études des enfants viennent harceler ma pensée pendant qu'un poème y prend naissance. Il y a urgence à laisser tomber la plume ou le plumeau. Les mères au foyer, les femmes qui ont choisi d'être uniquement des femmes ne connaissent pas ce genre de déchirements.

Mille fois je me suis posé la question suivante : Est-on plus heureux avec une maison mal tenue et des pages mieux écrites ou avec un appartement parfaitement tenu et une page bâclée ?

George Sand écrivait et faisait des confitures avec la même passion. « Laissez-la à la cuisine. Elle contamine le monde avec son écriture dès qu'elle en sort » avait dit Baudelaire. Je lui vouais une haine immense pour cette déclaration qui horrifia bon nombre de ses contemporains. « Je ne pourrais pas ne pas lui jeter un bénitier sur la tête quand je la croiserai », avait-il ajouté. Un autre la qualifia de latrine, et un autre de stupide créature.

Mon explication est la suivante : la femme qui écrit grignote le pouvoir de l'homme et risque de s'en emparer. Siècle après siècle, la femme a passé de l'écriture-confession regardée avec condescendance par les hommes qui écrivent, à des genres que ces derniers considèrent comme faisant partie de leur domaine. Mary Shelley, la créatrice de Frankenstein, a dépassé les roucoulements amoureux de Sapho, les poèmes érotiques de Louise Labé et ceux pétris de douce nostalgie de Marceline Desbordes Valmore. Mary Shelley, à l'égal de Dieu, a créé un homme, mais maléfique. Par ce personnage, la romancière anglaise a brisé l'image traditionnelle fabriquée par les hommes, pour eux.*

* Voir en arabe l'article d'Antoine Boutros sur Mary Shelley, p. ٢١٥ (Note de la rédaction).

Vénus Khoury-Ghata

Ecrire pour une femme revient à casser les tabous, à déformer l'image magnifiée de l'homme, lui redonner ses mesures exactes, amoindrir son pouvoir, s'arracher à la clandestinité, partager ses rêves et ses frustrations avec autrui, notamment avec les autres femmes écrivains. Des courants circulent d'écrivain à écrivain. Ces femmes nées dans divers pays et qui écrivent dans des langues différentes parlent des mêmes sujets sans s'être concertées ou rencontrées. Qu'elles soient nées en Arizona, à Paris ou en Mongolie, elles parlent de l'amour, de la mort, de la naissance, de l'enfantement, des enfants qu'elles ont mis au monde dans un style qui diffère d'une femme à une autre et qui ne doit rien à l'homme. Je réfute avec violence l'idée que les femmes écrivains ont mis leurs pas dans ceux des hommes pour écrire leur œuvre.

Pour terminer, j'aimerais parler de mon choix d'écriture en langue française. La réponse est simple : La langue française était là, dans un Liban sous mandat français. Je l'ai prise et j'en suis heureuse. Elle fait partie du processus de création qui est le mien. Le fait d'être francophone me permet de me sentir moins seule. Nous autres francophones créons à l'intérieur de la langue française, inventant des tournures, des mots nouveaux proches de ceux de la langue de notre pays. Nous sommes des gens du dire, de l'orature, alors que les Français sont des gens de l'écrit. Nous avons ajouté une dimension oratoire à leur langue, nous l'avons fait descendre dans la rue. Plus que des romanciers, nous sommes des conteurs. Amin Maalouf, Rachid Boudjedra, Andrée Chédid, Antoinette Maillet, Idriss Chreibi, Leila Sebbar, Nancy Huston et bien d'autres et moi-même sommes conscients de l'avantage d'être bilingues. Nous transportons la terre natale, son parler, ses odeurs et ses saveurs dans cette langue que nous n'avons jamais cessé d'élargir, d'enrichir.

Le mentir-vrai

***T*HE LYING TRUTH**

As a child she lies, invents, fabulates, and penetrates into the magical palace of words. She creates her own « house » facing Dona Maria's in the handsome Sursock Quarter of Beirut. Self-exiled, she lives and writes poetry and novels later in Paris, where she creates, once more, a « paper homeland » through the act of writing. She carries in her francophone writing, her native land, its idioms, its scents and flavors, « the lying truth » nurturing constantly her substance.

Vénus KHOURY-GHATA

- * Libanaise
- * Trois enfants
- * Poète, romancière, critique littéraire, membre de plusieurs jurys littéraires à Paris.
- * A obtenu plusieurs prix littéraires, le prix Apollinaire, le prix Mallarmé, le Grand prix de la poésie de la Société des gens de lettres de France pour l'ensemble de son œuvre poétique, le prix français du monde arabe, le prix France-Liban et autres...
- * Parmi ses œuvres poétiques :
 - *Les Ombres et leurs cris*, Paris, Belford, 1980 (prix Apollinaire).
 - *Monologue du mort*, Paris, Belford, 1987 (prix Mallarmé).
 - *Iles* (poèmes illustrés par Malta), Paris, les Amis du Musée d'Art Moderne de Paris (tiré à 50 exemplaires de luxe), 1993.
- * Parmi ses romans :
 - *Le Fils empaillé*, Paris, Belford, 1980.
 - *Mortemaison*, Paris, Flammarion, 1986.
 - *La Maîtresse du notable*, Paris, Seghers, 1992 (lui valut le Prix de la Ville de Francfort à la foire du livre, 1995, ainsi que pour l'ensemble de son œuvre.)